

MARIE-EVE BOURASSA

PARASITES

LIVRE 2

Les fourmis



LA BAGNOLE

MARIE-EVE BOURASSA

PARASITES

LIVRE 2

Les fourmis

LA BAGNOLE

Antoine fait les cent pas. Sa chambre est éclairée par une lampe d'appoint dont l'ampoule peine à vaincre l'obscurité. Il marche, il va et vient en se parlant à voix basse. Des chuchotements nerveux, si diffus qu'ils pourraient être dans n'importe quelle langue. De ce charabia affolé, certains mots arrivent tout de même à se laisser distinguer : des « non » mouillés, des « fuck, fuck, fuck », un « je voulais pas, pas ça... » gorgé de sanglots.

Antoine est fatigué. Pire : Antoine a peur. Ça se voit à la façon dont ses épaules se crispent chaque fois qu'il croit entendre un bruit. Ça se voit à la façon qu'a sa tête de bouger dans tous les sens, ses yeux tentant de percer la pénombre à la recherche de monstres et de chimères. Ça se voit enfin à la manière dont il tient le revolver dans sa main gauche, s'accrochant à l'arme comme à une ultime chance. Antoine est terrifié.

Il y a ce qui se cache dans l'ombre.

Et il y a ce qui se tapit au plus profond de lui.

Le jeune homme revient vers son bureau, où se trouve son carnet de notes. C'est aussi là qu'est posé le téléphone dont la caméra le filme à son insu. Sur les joues d'Antoine, deux sillons de larmes brillent, des sentiers de glace un soir de pleine lune. Morvant, dégoûlant comme s'il était en train de se liquéfier de partout, il relit son message. Sa respiration se calme, puis s'emballe à nouveau, mais il réussit à la faire ralentir dans un grognement fiévreux. Antoine fait taire la panique, la forçant à se coucher dans son ventre.

Il a déposé l'arme à feu devant lui et recule pour mieux l'observer. Ses yeux, bien que larmoyants, sont vides d'émotion : la vie a déjà commencé à s'échapper de lui. Un moment, Antoine reste comme ça, immobile. Soudain, sans crier gare, il fixe directement l'œil de la caméra qui l'espionne. Dans un mouvement de haine, l'adolescent agrippe le cellulaire. L'image se brouille et s'affole... puis tout se fige.

Le téléphone, à plat sur le meuble, n'arrive plus qu'à filmer le plafond de plâtre. L'ombre d'Antoine tangué dans ce triste champ de fleurs de ciment, de sable et de chaux. Il reprend ses déambulations insensées, passant et repassant devant la lampe.

Antoine s'immobilise. Un dernier sanglot. Un dernier doute. Et le coup de feu retentit.

Alors que le grand corps de l'adolescent s'effondre sur le sol, son ombre se dissout dans la nuit.

UN NOUVEAU PASSE-TEMPS

COMME S'IL LISAIT dans mes pensées, Zach soupire.

— Arrête de t'en faire : la Guêpe essaie juste de nous faire capoter. Elle nous joue dans la tête, mais elle sait rien. Rien pantoute.

Il a presque l'air de croire ce qu'il avance. Pourtant, dans son dernier message, la Guêpe semblait très au courant des petites manigances de ses coquerelles, c'est-à-dire Steeven, Kat, Greg, Zach et moi.

Ouin, ouin, ouin. Beau petit party.

Pourquoi est-ce que j'ai pas été invité ?

Le bourdon se doute qu'on prépare quelque chose.

— Tu penses qu'on va réussir ? À la démasquer, je veux dire...

Zach hausse les épaules. Dans le but d'éviter d'attirer l'attention de mon père, il a coupé le moteur de la Jeep au coin de ma rue, à quelques maisons de la mienne. La panne d'électricité s'éternise, une conséquence de la tempête de verglas qui s'est abattue sur Saint-François-de-l'Avenir hier. Toute la ville est plongée dans le noir, mais la lune est brillante. Ses rayons froids se reflètent sur les arbres figés qui ploient sous une épaisse couche de glace, tableau aussi saisissant que triste rappelant le décor d'un film de Tim Burton.

— Je te mentirai pas, souffle finalement Zach, j'ai moyennement confiance en tes petits amis. As-tu vu comment la Gomez a détalé après le texto de la Guêpe ? *Shit*. Greg pis elle avaient l'air de deux *fuckin'* écureuils sur le *speed*.

— T'exagères...

Zach se contente de pouffer de rire. Le pire, c'est qu'il n'a pas tort : c'était de toute beauté de les voir nous abandonner en courant dans le centre communautaire, alors que Steeven tentait vainement de les raisonner à l'aide d'arguments auxquels

il ne croyait pas lui-même. Comment gagner la bataille si les soldats s’effraient au premier coup de canon ? Mais je comprends leur peur ; je la ressens, moi aussi : la Guêpe connaît nos plus sombres secrets. Tous les cinq, nous avons quelque chose à nous reprocher, quelque chose à perdre. Et nous avons tous menti, oui, tentant vainement de nous protéger... Ce qui me rappelle que mon père doit s’impatier.

Billie, je t’attends à la maison.
On a une conversation à finir.

C’est le premier message qui est apparu lorsque j’ai branché mon cellulaire mort dans la Jeep, et je me suis empressée de le rendormir. Merde. Je préférerais encore avoir une *date* avec Joakim Leroy Marchand ! Je ne veux pas savoir ce que mon père s’apprête à m’avouer et, malgré ce qu’il a prétendu quand je l’ai confronté, j’ai peur qu’il n’ait joué un rôle dans la mort d’Antoine Rivard. C’est sans doute pourquoi j’étire ainsi le moment avec Zach. Pour ça, et aussi parce que, lui et moi, nous n’avons pas reparlé de ce qui s’est passé entre nous hier soir. C’est complètement ridicule, mais j’ai l’impression que si je sors de cette voiture maintenant, avant

d'avoir éclairci les choses avec lui, ça sera comme si rien de tout ça n'avait jamais existé. Demain, il sera déjà trop tard. L'électricité reviendra. Et avec la lumière, nous serons bien forcés de voir que ça n'a aucun sens de s'accrocher au mirage d'une histoire entre nous deux. Zachary Plamondon et Billie Boisvert, un couple aussi impossible que le prince Harry et PJ Harvey. *You're the only story that I never told / You're my dirty little secret, wanna keep you so.*

— Pourquoi tu viens pas chez nous ? me demande-t-il doucement, devinant mon tiraillement intérieur, se risquant même à me prendre la main. Tu vas pouvoir charger ton cell comme du monde, pis... on va être plus confortables. Pour parler.

Pour parler... J'ose enfin le regarder : il s'est penché vers moi, avec ce sourire aussi craquant qu'exaspérant. Sa signature. Je secoue la tête.

— Mon père capote déjà assez de même...

Zach approche ma main de sa bouche, comme s'il voulait embrasser mes doigts, puis il ferme les yeux. Il est sur le point de lâcher une bombe, ça se sent. Il hésite, cherche le courage de parler... Je me tanne.

— Coudonc, Plamondon, as-tu peur de moi ?

Il rit en hochant la tête.

— T'en doutes? *Man*, tu me fous la chienne, Boisvert.

Et je l'embrasse, cédant enfin à cette envie qui malmène mon orgueil depuis tout à l'heure. *Come on out, come on over, help me forget / Keep the walls from falling as they're tumbling in*. Il commence à faire froid dans la voiture, et le corps de Zach est chaud. Je glisse mes doigts frigorifiés sous son parka, je m'agrippe à son t-shirt comme si je craignais de perdre l'équilibre. C'est Zach qui met fin à notre étreinte, non sans difficulté apparemment.

— Woh, attends..., implore-t-il en reprenant son souffle. Billie, *fuck*, pourquoi tu viens pas chez nous? En plus, mon père est au chalet, on serait tranquilles...

Je me contente de sourire en secouant la tête: impossible. Zach me fait le coup des yeux de golden retriever. Il pèse ses mots.

— C'est parce que c'est ma dernière soirée en ville..., plaide-t-il en guettant ma réaction. Demain soir, on va le rejoindre à Tremblant. Je passe la semaine de relâche dans les Laurentides.

Ma réponse, beaucoup trop émotive, me surprend moi-même.

— OK! On met la Guêpe en crise, pis toi... tu sacres ton camp pour la semaine? *Sweet!*

Il tente de reprendre ma main, mais je croise les bras, pareille aux blondes nulles dans les séries tout aussi nulles que je prétends ne pas regarder. Je ne suis pas fière de moi...

— Ça me fait chier, moi aussi, s'excuse-t-il. Je me sens vraiment *cheap*, mais... je vois pas trop comment je pourrais m'en sauver. Mettons qu'avec mon arrestation, ma laisse est pas mal plus courte que d'habitude...

Abandonnée par la mienne, sa main pendouille tristement dans la pénombre. Son visage est toujours tuméfié – il est revenu amoché comme ça le lendemain de notre nuit au poste de police. Il avait les poches remplies de drogue quand on lui a mis le grappin dessus. J'ai l'impression que ça a quelque chose à voir avec ces ecchymoses.

— C'est quoi? Ton père est pas fan de tes... loisirs? que je demande plus doucement, faisant référence au fait qu'il deale depuis son arrivée à l'Odyssée, lui qui a pourtant les moyens d'être un bon garçon.

Zach sourit tristement avant de replonger ses yeux dans les miens.

— Ouin, faut que je me trouve un nouveau passe-temps. Si jamais la job te tente...

Le quartier est silencieux. Moi qui préfère remplir les vides en me défonçant les tympanes avec de la musique trop forte, je ne peux m'empêcher de trouver ça inquiétant. Comme si elle avait été abandonnée, la ville est immobile. On sait tous ce que ça veut dire quand les rats quittent le navire...

— Je m'excuse.

Zach me dévisage, interdit.

— Ma réaction est *over*: t'as tellement le droit de partir pour la semaine. De toute façon, c'est pas comme si... J'sais pas trop là...

Comme si on était un couple?

Comme si on s'était promis quoi que ce soit?

Comme si je m'enlissais dangereusement dans la guimauve? Mais ta gueule, Billie!

— Bûche-moi dessus tant que tu veux, Boisvert. Ça me donne l'impression que tu tiens un peu à moi. On dirait que j'haïs pas ça.

Dans ma tête, une sonnette d'alarme retentit: *danger, danger, danger...* Je m'empare de mon sac à main.

— Merci pour le lift.

Et je me risque à sortir, sachant trop bien que si je l'embrasse encore, je vais accepter sa proposition. Et là, les conséquences pourraient être désastreuses. Tragiques. Shakespeariennes. Des plans

pour que je commence à ressentir quelque chose...
Personne n'a envie de voir ça, surtout pas moi.

Je m'avance vers l'affreux bungalow qui me sert de demeure, devinant le regard de Zach sur moi. Je me fais violence et refuse de me retourner pour lui envoyer la main une dernière fois. Par la fenêtre me parvient déjà la lueur des bougies que Louis a placées sur la table de la cuisine. J'approche de la porte d'entrée quand Zach se décide à faire gronder le moteur de la Jeep. La main sur la poignée, j'ouvre. Sa voiture, elle, tourne le coin. Il est trop tard...

Trop tard pour ressortir et monter dans son bolide.

Trop tard pour me sauver de mon père qui m'attend de pied ferme.

Trop tard pour éviter le tête-à-tête qu'on va me forcer à avoir avec la femme que je découvre à côté de lui. Karine Côté.

Ma mère.

MOMMY DEAREST

JE FAIS SOUVENT LE MÊME RÊVE. Je suis seule dans notre ancienne maison. Quelqu'un frappe à la porte. Avant même d'ouvrir, je sais que c'est le malheur qui s'est invité chez nous. Il porte un uniforme kaki et, sur le toit de sa voiture, il y a un gyrophare.

Les lumières repeignent les murs de ma chambre – bleu, blanc, rouge –, leur faisceau coule sur ma tête, dans mes cheveux, comme le sang de cochon sur Carrie White – bleu, blanc, rouge. Je deviens ces trois couleurs.

Je fais souvent le même rêve, parce que c'est moi qui ai répondu aux policiers lorsqu'ils sont venus arrêter ma mère il y a deux ans.

Mes parents ont eu beau m'élever en me répétant que faire pousser de la marijuana, ce n'était

pas un crime très grave, c'était tout de même illégal et ils ont dû vivre avec les conséquences de ce choix. Je dis « ils », mais je vis moi aussi avec. La preuve, c'est que j'habite ici, à Saint-François-de-l'Avenir, un endroit si triste qu'on l'a surnommé « le Trou ». Et que je n'avais pas vu ma mère depuis qu'elle a été reconnue coupable, et condamnée.

J'imaginai nos retrouvailles autrement...

En fait, je préférerais ne pas les imaginer.

— C'est une *joke* ?

Karine accuse le coup. Elle aussi s'attendait à autre chose.

— Je suis contente de te voir, Billie.

Je dévisage mon père. Louis n'en mène pas large. Fidèle à lui-même, il s'efforce de jouer les gars cools, mais je le connais assez pour savoir qu'il craint le pire – ma mère et moi, ça peut être explosif.

— T'es pas censée être en prison, toi ?

— J'ai été relâchée plus tôt, précise Karine d'un ton doux.

— Certainement pas pour bonne conduite...

— Billie..., tente de s'interposer Louis, mais Karine lui fait signe de se taire.

Elle se lève et s'avance vers moi. J'ai encore un pied dans l'entrée, l'autre dehors, et je jongle avec

l'idée de foutre le camp. Sentant probablement qu'il serait risqué de me toucher, ma mère baisse les mains qu'elle tendait vers moi et me propose simplement de fermer la porte. À contrecœur, j'obtempère.

Elle semble aller bien, et ça me blesse encore davantage. J'aurais aimé que son passage en prison la maltraite plus que ça. Que la désolation de l'endroit laisse des marques apparentes sur son corps, son visage. J'aurais voulu la trouver amaigrie. Vieillie. J'aurais alors pu croire qu'elle avait souffert – comme moi j'ai souffert. Mais non. Même en cette fin de février, elle arbore son teint méditerranéen, un legs de son père, et n'a pas une seule nouvelle ride. Elle a peut-être bien perdu quelques livres, mais pas assez pour qu'on la plaigne, loin de là : elle pourrait donner le goût à certaines d'aller faire une cure de rajeunissement dans un des centres correctionnels de la province.

— C'est fou comme t'as changé..., ose-t-elle, émue. J'aime ça, tes cheveux. Ça te ressemble. Ça a du caractère.

— Ouin, je vais les reteindre.

Elle acquiesce, m'invite à m'asseoir. J'accepte de m'approcher de la table, sans plus. Je n'enlève

même pas mes bottes. Mon père me fusille du regard.

— T’as pas eu envie d’appeler, avant de te pointer ici? que je demande. T’as supposé comme ça que t’étais la bienvenue?

— Billie, j’ai jamais..., commence-t-elle, mais je refuse d’entendre ses excuses.

— T’as même pas voulu me voir : pas une fois!

J’ai crié. Je sens les larmes monter. Ça va vite. Bientôt, ça débordera et, là, je ne réponds plus de moi.

— T’as raison, Billie, murmure Karine, émotive. C’était égoïste de ma part, mais... mais je voulais pas que tu me voies là-bas. Pas comme ça...

— Peut-être que moi non plus, j’ai pas envie de te voir. Y as-tu pensé, à ça?

— Tous les jours.

— *Bullshit!*

— Billie, ça fait!

Ça, c’est mon père qui tente de faire de la discipline.

— C’est moi qui ai demandé à Karine de venir..., m’explique-t-il, comme si ça allait changer quoi que ce soit. Avec les débordements des derniers jours...

— Les débordements ? m'écrié-je, insultée. De quels débordements tu parles, Louis ? Des miens ou des tiens ?

Son visage se durcit. Je l'ai rarement vu aussi en colère, mais ça ne m'intimide pas : c'est lui qui m'a tendu ce piège. Louis serre les lèvres, se retenant visiblement d'exploser ou de dire quelque chose qui dépasserait sa pensée. Karine pose sa main sur la sienne et je devine qu'il a envie de la retirer. Quelque chose cloche. Grave. Si c'est Louis qui a demandé à Karine de venir, c'est que...

— Attends... Ça fait combien de temps que t'es sortie de prison ?

Mes parents se consultent du regard, ennuyés. Le silence s'étire et confirme mes craintes.

— Combien de temps ?

— Un mois.

Je suis sans mots. Et avant qu'ils ne reviennent à la charge avec des justifications futiles, je reprends mon sac et je sors de la maison.

*

Où je m'en vais comme ça ? On est au Trou. Il n'y existe pas d'autre destination que le malheur.

Je marche dans la ville déserte, m'imaginant qu'elle s'est transformée en nécropole. Chaque bâtiment devient une sépulture. Saint-François-de-l'Avenir est une cité des morts, comme on en trouve en Grèce, en Égypte. Mais on est à des lieux de la vallée des Rois. Rien à voir avec les pyramides. Pas de monuments comme sur l'île de Rhénée, où le sommeil des défunts est bercé par les flots de la mer Égée. Ici, les morts ont droit à une boîte beige ou brune, isolée avec de l'amianté, un minéral qui rend malade et qui continue probablement de vous gruger l'âme après votre trépas.

J'ai encore trop d'orgueil pour téléphoner à Zach et puis, de toute façon, la batterie de mon cellulaire est à plat. Juste comme j'y pense, mon autre appareil, celui que la Guêpe a piraté, vibre. Je crains le pire. Et j'ai raison.

Ça suffit, les enfantillages ! Rentre !

Ce texto est tout de suite suivi d'un appel de mon père. J'éteins le téléphone, me retenant de ne pas l'abandonner dans un banc de neige. Louis a voulu jouer la carte du père inquiet ; eh bien, qu'il s'inquiète !

Depuis combien de temps est-ce que j'avance comme ça ? Je ne saurais le dire. Le vent entre dans mon manteau ouvert, et sa morsure, bien que cruelle, m'apaise. Je ne sens plus le bout de mes doigts et j'accueille cette promesse d'engourdissement en priant pour que ses effets s'étendent au reste de mon corps. J'aimerais plonger dans une piscine de novocaïne.

Soudain, un tsunami luminescent frappe la ville sous mes yeux. Le Trou, qui était plongé dans le noir depuis près de vingt-quatre heures, revient à la vie. Comme une vague, la lumière balaie tout autour de moi. Tout, sauf ce triste lampadaire au-dessus de ma tête qui refuse de s'éveiller. Je suis encerclée. Quand je baisse enfin le regard, je réalise que je suis devant le casse-croûte.

Dans le stationnement vide, s'apprêtant à quitter son lieu de travail, Mélodie m'observe, inquiète.

*

Mélodie refuse de me laisser repartir comme ça, au beau milieu de la nuit.

— Franchement. Il est même pas 10 heures...

— Il y a jamais rien de bon qui arrive après 10 heures, blague-t-elle en déposant une tasse de chocolat chaud devant moi.

— Toujours pensé que c'était minuit, l'heure fatidique. T'sais, le carrosse, la citrouille et le soulier de verre.

Mélodie hausse les épaules en s'installant à mes côtés, au comptoir de Chez Mario. L'endroit est fermé. C'est étrange d'être là sans entendre le brouhaha habituel des clients et le frétillement des friteuses.

— Minuit, c'est pour les soirs de fin de semaine, argumente-t-elle. Quand on a de l'école le lendemain, c'est 10 heures.

Je devine ce que mon père lui trouve. Certes, elle est fort jolie, mais, ce qui est plus séduisant encore, elle a de la répartie. Je le connais, c'est ce genre de réplique qui a dû avoir raison de ses réserves. J'ai branché le cell que Zach m'a donné et, y jetant un coup d'œil, je m'inquiète.

— As-tu dit à mon père que j'étais ici ?

Mélodie se mange la lèvre inférieure en regardant ses ongles. Le vernis rouge sur son majeur est craquelé et, grattant la brèche avec son pouce, elle l'agrandit.

— Y est inquiet, Billie.

Je me demande s'il a eu le cran d'expliquer à Mélodie pourquoi j'étais ainsi partie, *au beau milieu de la nuit*. Lui a-t-il annoncé que ma mère était de retour ? Qu'est-ce que Mélodie connaît à propos de mon père, en fait ? Est-ce qu'elle sait, par exemple, qu'il ne fait pas véritablement pousser des tomates pour les Serres Plamondon, mais bien un autre type de plante verte toujours très prisée sur le marché noir malgré la légalisation ?

Est-ce qu'elle en sait plus que moi à son sujet ?

— Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ? demande-t-elle, suspicieuse.

Je secoue la tête, humant plutôt mon chocolat. Il y a des milliers de fourmis dans mes doigts endoloris, posés sur la tasse trop chaude. Ça brûle, mais je garde les mains collées sur la céramique blanche, refusant de flancher. *Quatre, cinq, six, sept...* Je compte les secondes : combien de temps avant la combustion ? Je m'imagine être une sorcière qu'on envoie au bûcher, maudissant dans mon dernier souffle tous mes tortionnaires et les enfants de leurs enfants. Ma damnation planera sur la ville, des générations à vivre sous un ciel sans soleil, assombri à jamais par mon courroux.

— Est-ce que c'est sérieux, entre vous deux ?

Piètre actrice, Mélodie fronce les sourcils, faisant mine de ne pas comprendre. Je lui fais les gros yeux : j'en ai assez qu'on me prenne pour une demeurée.

— Qu'est-ce que ton père t'a dit, au juste ?

En pensant à la conversation que j'ai eue avec lui à ce sujet, je n'arrive pas à réprimer un gloussement.

— Rien. Il m'a dit que c'était compliqué. Ah ! Pis que c'étaient des histoires d'adultes.

Mélodie se penche sur le comptoir en grimaçant : elle non plus ne semble pas impressionnée par la réponse de Louis Boisvert.

— Je te l'accorde, Mélodie, côté romantisme, on a vu mieux.

Elle se déride enfin et, étrangement, moi aussi. Je me risque à prendre une première vraie gorgée de chocolat. Le liquide me réchauffe en descendant. Un long frisson me parcourt le dos.

— J'imagine qu'il est trop tôt pour mettre une étiquette sur notre relation, finit-elle par admettre.

— Ouin. Surtout avec le retour de ma mère dans le décor. Eux autres non plus, leur histoire est pas super claire...

J'étudie sa réaction. Elle s'efforce de sourire, mais je ne suis pas dupe : elle est déstabilisée.

Évidemment, je m'en veux de lui faire ça ; cette nouvelle aurait dû lui être annoncée par mon père, et probablement avec beaucoup plus de tact. Mais je ne suis pas capable de m'en empêcher. Et puis, si je peux compliquer la vie de Louis, tant mieux : lui aussi complique la mienne. Est-ce que c'est puéril de ma part ? Et comment ! Mais mon père m'a accusée de cumuler les enfantillages et, en enfant modèle, je m'efforce de lui donner raison.

Un cellulaire se met à vibrer, tout près, et ma mâchoire se crispe. Dire qu'il n'y a pas si longtemps, ce bourdonnement avait encore quelque chose de doux. *Bzzz, bzzz, bzzz* : assez pour te faire accroire qu'il se passait quelque chose dans ta vie. Quelqu'un, quelque part, pensait à toi. « *Bzzz, bzzz, bzzz* », ça voulait dire que tu n'étais pas seul, pas complètement. Mais, depuis l'avènement de la Guêpe, tout a changé. Maintenant, chaque fois que j'entends ou sens la vibration d'un cellulaire, j'angoisse.

Mélo die sort son téléphone de son sac à main et, comme pour me donner raison, me dit :

— C'est lui.

Je fixe mon chocolat chaud, une boisson qui devrait me rasséréner, mais qui a perdu tout son effet. Mélo die ne répond pas. Le temps s'étire. Puis elle ose :

— T'sais, Billie, j'aurais aimé ça, moi, avoir un père comme le tien. Quelqu'un à qui tu peux parler...

— C'est pour ça que t'as commencé à *dater*? Tu cherchais un nouveau papa?

Mélodie serre les dents. Je suis allée trop loin.

— *Cheap shot*, je m'excuse.

Elle soupire et réfléchit. Puis elle revient à l'attaque – moins douce, certes, mais tout aussi juste.

— Regarde, t'as tous les droits d'être en maudit. Personne va te dire le contraire. Mais... il va falloir que vous vous parliez. Pis, comme je disais, au moins, toi, ton père est parlable. Je peux te garantir que c'est pas si commun.

Elle me fixe, sérieuse comme un pape, et je ne trouve rien à répliquer. Bien sûr, elle a raison. Sur toute la ligne. J'opine du chef et je récupère mon cellulaire, ainsi que le chargeur. C'est le temps de partir d'ici...

Je suis Chez Mario.

La réponse ne tarde pas.

Là dans 5.

Un cellulaire se met à vibrer, tout près, et ma mâchoire se crispe. Dire qu'il n'y a pas si longtemps, ce bourdonnement avait encore quelque chose de doux. Bzzz, bzzz, bzzz : assez pour te faire accroire qu'il se passait quelque chose dans ta vie. Quelqu'un, quelque part, pensait à toi. « Bzzz, bzzz, bzzz », ça voulait dire que tu n'étais pas seul, pas complètement. Mais, depuis l'avènement de la Guêpe, tout a changé. Maintenant, chaque fois que j'entends ou sens la vibration d'un cellulaire, j'angoisse.

La mort d'Antoine Rivard continue de hanter Billie, Zach, Steeven, Greg et Kat. D'autant plus que le mystère ne cesse de s'épaissir : quel rôle les parents de Billie et ceux de Zach (qu'elle aimerait tant ne pas trouver aussi irrésistible !) ont-ils joué dans le drame ? Et que penser du silence soudain de la Guêpe, cette appli mystérieuse qui semble se nourrir de la vie privée des jeunes de Saint-François en leur lançant des défis de plus en plus périlleux ?

MARIE-EVE BOURASSA paye son loyer en écrivant pour la télévision, et elle adore ça. Elle a reçu le prix Arthur-Ellis 2017 du meilleur roman policier canadien en français ainsi que le prix Jacques-Mayer 2016 de la Société du roman policier de Saint-Pacôme pour *Adieu, Mignonne*, premier tome de la trilogie *Red Light*. *Parasites* est la première série qu'elle écrit pour les ados.

